



Olivier Py débute son marathon lyrique dans le noir

Sobre et funèbre, « Alceste », de Gluck, est la première des cinq productions automnales du directeur du Festival d'Avignon

Opéra

Cette nouvelle production d'*Alceste*, de Gluck, à l'Opéra de Paris, constitue la première étape du marathon lyrique que courra le metteur en scène Olivier Py cet automne. Un début de saison à petites foulées – il lui faut tenir la distance : d'ici à la fin de l'année, le nouveau directeur du Festival d'Avignon ne présentera pas moins de trois nouvelles productions – cet *Alceste*, dans la version française de 1776, au Palais Garnier, puis *Aida*, de Verdi (à l'Opéra Bas-

Py a convoqué ses cartes postales d'aphorismes naïfs

tille), *Les Dialogues des carmélites*, de Poulenc, au Théâtre des Champs-Élysées, sans compter la reprise d'*Hamlet*, d'Ambroise Thomas, à La Monnaie de Bruxelles, et la création mondiale d'un monodrame, *Siegfried*, nocturne, sur une musique du Suisse Michael Jarrell, au Wagner Geneva Festival.

Le public de la première du jeudi 12 septembre applaudit-il le talent de l'artiste boulimique ou l'homme public qui porte au cou une ostensible croix ornée de brillants ? Mais foins de ses flambouyances habituelles ! C'est avec l'épure mélancolique d'un *Memento mori* qu'Olivier Py a traité cette partition sensuelle et rigoureuse, qui prône une fidélité capable de sacrifice, et dont la danse de mort omniprésente semble porter tout au long la plainte chorale finale du



Alceste (Sophie Koch) et Admète (Yann Beuron) dans « Alceste ». AGATHE POUPENEY

deuxième acte : « Oh ! Que le songe de la vie avec rapidité s'enfuit. » Propos resserré, décors ascétiques, gestuelle minimaliste, Py a plongé la tragédie dans un oratorio funèbre. Au point que le troisième acte, qui met les musiciens sur scène à découvert, semble rejoindre l'idée d'un opéra en version de concert. On y gagnera enfin la partition vivante, contrastée et soutenue, dont la direction de Marc Minkowski – gluckiste reconnu – nous avait privée durant les deux premiers actes joués dans la fosse.

En miroir du quatuor de coryphées chanteurs, Olivier Py a placé

sur scène quatre virtuoses de ce que l'on pourrait appeler le « street art baroque » si l'anachronisme ne faisait grincer les craies blanches sur leurs grands tableaux noirs. Dessiné à fresque, le décor s'écrit et s'efface au fur et à mesure, détournant là aussi les effets de machineries de l'opéra baroque.

Admète doit mourir. Ainsi en a-t-il été décidé par les dieux. Son palais, qui n'est autre que la façade du Palais Garnier, disparaîtra pour s'ouvrir sur une porte d'église et une perspective maritime, une forêt d'arbres secs, puis le rideau de scène de l'Opéra, porte des Enfers

où Alceste devra descendre en lieu et place de son époux, selon le cruel décret d'Apollon. Sobre géométrie des décors et noirs costumes de Pierre-André Weitz (fors la blanche et « ophélie » robe d'Alceste) ajoutent encore au rituel sinistre, n'était la vision finale d'un Apollon solaire, faune étincelant de copeaux d'or en volutes, dansant la fin heureuse du couple sauvé par un Hercule prestidigitateur, en chapeau haut de forme, poudre d'or et blanche colombe.

Comme à l'accoutumée, Py a convoqué ses cartes postales d'aphorismes naïfs (« Seule la musi-

que sauve », « La mort n'existe pas »), les signes patents de son catholicisme (Cène, Eucharistie, Résurrection) accentuant le didactisme d'une mise en scène qui met en équation les arcanes de l'âme mais coiffe l'émotion d'un simple bonnet d'âne.

Sophie Koch est une Alceste belle et frémissante, mais elle aborde un répertoire qui ne lui est pas familier, où elle ne convainc pas encore. Malgré des moyens vocaux exceptionnels, la mezzo a semblé mise en difficulté par ce rôle écrasant, notamment dans le célèbre *Divinités du Styx* aux graves meurtriers. Grâce en revanche soit rendue au roi Admète de Yann Beuron, dont le chant délié et sensible, les aigus pleins et souples, sont un bonheur. Dire qu'il était initialement prévu pour le petit rôle d'E-vandre avant que Roberto Alagna ne déclare forfait en juin !

Aux côtés de Franck Ferrari (Hercule débonnaire) et Jean-François Lapointe (implacable Grand Prêtre d'Apollon), le reste de cette excellente distribution voit poindre une nouvelle génération de chanteurs français à suivre – François Lis, Stanislas de Barbeyrac, Marie-Adeline Henry, Florian Sempéy, Bertrand Dazin. ■

MARIE-AUDE ROUX

Alceste, de Gluck. Avec Sophie Koch, Yann Beuron, Olivier Py (mise en scène), Pierre-André Weitz (décors et costumes), Bertrand Killy (lumières) Chœur et orchestre des Musiciens du Louvre Grenoble, Marc Minkowski (direction) Palais Garnier, Paris 9^e Jusqu'au 7 octobre Tél 08-92-89-90-90 De 10€ à 195€ Diffusion sur France Musique le 28 septembre